MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 106 (2006), p. 75-88

Victor Ghica

Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte

VICTOR GHICA

Pour désigner aussi bien l'arbuste du styrax[1] que le baume qui en est extrait, le storax, le copte abandonne l'égyptien *nnyb* en faveur de trois emprunts, deux d'origine grecque et un sémitique, adopté par le biais de l'arabe. Le plus fréquent des trois est le vocable d'origine grecque ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ. À deux exceptions près[2], les langues indo-européennes feront le choix du même xénisme pour la même raison, l'absence de l'espèce à l'intérieur de l'aire

1 Le *Styrax officinalis* L. est un arbrisseau haut de 5 à 7 mètres, buissonnant, à l'écorce lisse d'un brun grisâtre qui s'écaille en vieillissant, aux rameaux tortueux et feuillage dense d'aspect vert-glabrescent dessus et blanc-tomenteux dessous. À l'état spontané, il pousse en Asie Mineure et dans le bassin oriental de la Méditerranée, y compris à Chypre et à Rhodes. Dans ces régions, on en extrait, par des incisions pratiquées dans l'écorce, une résine odoriférante, le storax solide (Post 1933, p. 181). C'est une térébenthine jaune brunâtre utilisée en pharmacie et en parfumerie au même titre – même si c'est de façon moins fréquente – que le benjoin qui, lui, provient d'une autre espèce du même genre, le *Styrax benzoin* Dryand., originaire de Sumatra et de Java (Brosse 2001, p. 465).

2 Il s'agit de l'occitan – et par son biais du français – et du serbo-croate. L'occitan *aliboufié* (var. *ariboufié*, *alibousié*, *aribousié*, *aligoufié*, *aligousié*; Mistral 1932, p. 70b) et sa variante francisée par P.-J. Garidel *aliboufier* (Garidel 1715, p. 450) doivent en partie leur carrière à Nicolas-Claude Fabri de Peiresc qui, même s'il n'a pas acclimaté lui-même le styrax dans le Midi de la France – comme on l'affirme encore –, a beaucoup contribué à faire connaître cet arbrisseau dans le royaume de France (Legré). Si l'étymologie du mot est réputée inconnue, elle n'est probablement pas étrangère à l'arabe. On le sait, avant le xviie siècle, l'occitan comptait déjà plusieurs autres vocables d'origine arabe – passés par le catalan – conservant des traces de l'article arabe : *arcabot*/*alcavot* < الـ–قَوّاد, « libertin » ; *arcana* < الـ–جِناء, « oxyde rouge de mercure » ; *argela* < الـ–جَلاقة, « ajonc ; genêt épineux » ; *aufabrego* et *alfasega* < الـ–حَبق (قَرَنْفُلِيّ), « basilic », etc.). Enfin, les flores dalmate et istrienne imposèrent tôt dans le serbo-croate (Skok 1971, p. 416 a) un vocable pour désigner cet arbuste (*divuza*, forme augmentative en *-uza* de *djevojka*, « fille ; vierge »), relique subtropicale de l'époque tertiaire, endémique sur la côte adriatique comme sur tout le pourtour de la Méditerranée orientale (sur le phytonyme croate, voir de Visiani 1847, p. 146, Anić 1942, Anić 1967 et Šugar 1994, p. 484 ; pour l'aire croate d'indigénat de l'aliboufier, voir Nicolić, *s.v.* « *Styrax officinalis* L. »).

BIFAO 106 (2006), p. 75-88 Victor Ghica
Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

linguistique[3]. Le syriaque ⲙⲁⲗⲁⲕⲁ / ⲙⲁⲗⲁⲕⲁⲓ[4] montre, en revanche, que le nom grec de cet arbrisseau s'est même imposé au pays qui fut, à l'époque antique, l'exportateur par excellence de son baume[5]. Ce grécisme ne fera pas grande fortune dans les textes coptes et ses contextes d'attestation en dévoilent la raison : tout le long de l'histoire de ce pays épris de fragrances, le bois d'aliboufier et surtout sa résine odorante demeurent des produits d'importation, donc dispendieux et réservés à des usages particuliers[6]. C'est ce qui résulte des quelques occurrences du mot dans les sources documentaires coptes[7], où le storax[8] constitue l'un des ingrédients des recettes médicales. Le vocable sera toutefois suffisamment employé, de même que le *realia* assez familier aux habitants de la Vallée du Nil, pour qu'on puisse parler d'un périgrinisme.

3 Lors de leurs explorations botaniques, A. Figari et G. Schweinfurth (Figari 1864, p. 211 ; Schweinfurth 1922, p. 187, 188) n'ont identifié en Égypte qu'un seul résineux, le térébinthe (dans un premier temps, Schweinfurth avait pris le *Pistacia terebinthus* de Figari pour une autre espèce, le *Pistacia atlantica* [Ascherson, Schweinfurth 1889, p. 59] ; il est revenu sur la question en identifiant l'arbre comme *Pistacia Khinjuk* [Ascherson, Schweinfurth 1889 *Suppl.*, p. 752] ; la même dénomination chez Muschler 1912, p. 611 et Ramis 1929, p. 132) – le fameux *sonter* des Anciens –, et cela dans une enclave végétale, le Wādī Riğba, dans le Ğalāla méridional, entre les monastères de St-Antoine et St-Paul (Loret 1949, p. 55-58 ; Loret cite également le père Jullien qui aperçoit des térébinthes dans le jardin du couvent de St-Antoine, parmi des caroubiers et des oliviers). En effet, de nos jours, l'aire d'indigénat du styrax ne comprend pas l'Égypte (Bircher, Bircher 2000, p. 449) et il n'y a aucune raison de penser qu'il en fut jadis autrement. Preuve, parmi d'autres, que l'aliboufier n'appartient pas à la flore égyptienne est aussi le fait que les termes syro-libanais qui, selon Post (Post 1933, p. 181), désignent cet arbuste (لِبْنَة, حَوْر, et لِبْنَى – il faut, sans doute, reconnaître dans le dernier des trois lexèmes une graphie erronée de لُبْنَى) sont inconnus en Égypte (Hinds, Badawi 1986). Les Égyptiens n'ont connu le storax que grâce à l'importation depuis la Syro-Palestine, et cela probablement depuis les campagnes asiatiques de Thoutmosis III ou même plus tôt (Breasted 1964, p. 26-29). Ce sont ces transports massifs de marchandise depuis la Syrie et la Phénicie qui approvisionnent le pays non seulement en bois de construction (sapin, if et genévrier, principalement) et céréales (orge, froment, épeautre), mais aussi en vin, miel, poix, huile de Ben (*Moringa arabica*) et, avant tout, la résine de térébinthe, le *sonter* (Loret 1949, p. 19-28 ; Loret 1884, p. 150, 152).

4 Brockelmann 1928, p. 34a. *Le livre des remèdes* syriaque donne de ⲙⲁⲗⲁⲕⲁ la glose suivante : ⲙⲁⲗⲁⲕⲁ ⲗⲁⲇⲣ ⲛⲓⲗⲁⲕⲁ ⲛ (Budge 1913, vol. I, p. 601 ; vol. II, p. 715 ; ⲛⲓⲗⲁⲕⲁ n'est vraisemblablement qu'une forme fautive de ⲛⲓⲗⲁⲕ, comme le laisse entendre la transcription de Budge – اسطرك –, et ⲗⲁⲇⲣ transcrit l'ar. لُبْنَى).

5 ⲙⲁⲗⲁⲕⲁ / ⲙⲁⲗⲁⲕⲁⲓ aura vraisemblablement été employé parallèlement avec l'autochtone : ⲙⲁⲗⲁⲥⲥⲁⲛ ⲙⲁⲥⲥⲁⲓ (Brockelmann 1928, p. 233a).

6 Le storax blanc et le storax rouge, par exemple, font partie de la très longue liste des ingrédients utilisés pour la préparation du saint chrême (*al-mayrūn*). La même résine est également employée dans la fabrication d'un mélange d'épices connu chez les coptes sous le nom de *ḥanūt*. Cf. Wissa Wassef 1971, p. 123, 124, 200.

7 Le mot apparaît trois fois dans ces textes et jamais en *scriptio recta* – ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ –, mais sous des formes comme ⲥⲧⲏⲣ̄ⲝ (Chassinat 1921, § 142, 325, p. 184-185, 284), ⲥⲧⲏⲣⲁⲝ (*ibid.*, § 145, p. 185, 187) ou le génitif ⲥⲧⲩⲣ[ⲁ]ⲕⲟⲥ (Till 1946, p. 44 ; Hasitzka 1993, p. 3).

8 Dans toutes les formules pharmaceutiques coptes connues à l'heure actuelle, ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ désigne la résine de l'arbrisseau éponyme, le storax. Si l'on en croit les *scalæ*, le copte emprunte au grec le nom d'une autre résine semblable à celle du styrax officinal, extraite cette fois du *Liquidambar orientalis* Mill., le ⲥⲧⲁⲕⲧⲏ (Kircher 1643, p. 182 ; Loret 1900, p. 58 ; Munier 1930, p. 109, col. b). À l'état liquide, sous forme d'exsudat, le ⲥⲧⲁⲕⲧⲏ est appelé, selon la *Scala magna*, ⲕⲁⲙⲁⲛⲧⲓⲧⲟⲛ (Kircher 1643, p. 182 ; Loret 1900, p. 58). Il est toutefois probable que les Coptes aient confondu (comme l'ont fait aussi les Syriens, pour qui ⲙⲁⲥⲁⲕⲁ signifie مَيْعَة ; Budge 1913, vol. I, p. 602 ; vol. II, p. 716) le στακτή grec avec le baume obtenu de l'aliboufier. C'est ce que suggèrent, en tout cas, les traductions arabes de ⲥⲧⲁⲕⲧⲏ et ⲕⲁⲙⲁⲛⲧⲓⲧⲟⲛ : ميعة بحور (*sic*) pour le premier terme et ميعة سايلة (*sic*) pour le second (Kircher 1643, p. 182 ; Loret 1900, p. 58). En arabe, مَيْعَة nomme précisément la résine de l'aliboufier (Nallino, Traini 1993, p. 1453a). Les deux syntagmes arabes sont donc à traduire par « storax (résine d'aliboufier)-encens » et « storax (résine d'aliboufier) liquide ». Tout aussi ambiguës sont les traductions données par A. Kircher : le ⲥⲧⲁⲕⲧⲏ y est appelé « stacte, gummi, quod ex incisa arbore storax fluit » et le ⲕⲁⲙⲁⲛⲧⲓⲧⲟⲛ « stacte liquida » (Kircher 1643, p. 182). Kircher voit ainsi le στακτή comme la gomme extraite de « l'arbre (qui produit) le storax ». Or, le végétal dont le storax est la résine, c'est le styrax officinal. Sur l'acception du terme « storax », voir *infra*, note 26.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Enfin, dans les deux seuls textes littéraires où il semble être attesté, à l'exception de l'Ancien Testament[9], le terme garde quelque chose du sémantisme magico-médical qui semble avoir été le point de départ de sa carrière égyptienne[10]. En effet, aussi bien dans les *Psaumes manichéens de Thomas*[11] que dans les *Actes de Pierre et des douze apôtres* (NH VI, 1)[12], l'aliboufier symbolise la pureté, ou plutôt la purification, acte qui, dans l'euthymie ancienne (empruntée au monde grec aussi bien par les manichéens que par les différentes communautés chrétiennes qui ont contribué à la production des *Actes de Pierre et des douze apôtres*), participe en même temps de la médecine et de l'expérience mystique[13]. L'*Apocalypse d'Esdras*, apocryphe rédigé probablement dans la seconde moitié du IVe siècle dans un milieu chrétien et transmis seulement par une version grecque, véhicule, à l'évidence, la même symbolique de l'aliboufier, teintée d'une nette connotation ascétique[14]. Cette sémantique spirituelle se perpétuera dans la littérature byzantine au moins jusqu'au XIe siècle, si l'on peut tenir pour indicatif l'herbier symbolique conservé dans le *miscellaneum* du Clarkianus XI, où le styrax officinal symbolise, à l'intérieur du jardin de l'esprit, la prière[15].

À l'époque arabe, les textes coptes semblent utiliser, pour désigner l'aliboufier, son essence et sa résine, un autre mot d'emprunt, cette fois-ci d'origine arabe : ⲣⲟⲩⲛⲓⲁ. Mais son synonyme ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ ne tombera pas en désuétude, si bien qu'un manuscrit du Xe siècle comme le papyrus médical copte édité par É. Chassinat atteste, plus d'une seule fois, chacun des deux lexèmes[16]. Ainsi que le soupçonnait Chassinat[17], ⲣⲟⲩⲛⲓⲁ ne saurait être que la forme « coptisée » de لُبْنَى, l'équivalent en arabe classique du gr. στύραξ[18]. On y distingue des phénomènes phonétiques typiques à l'assimilation des vocables arabes par le copte : annulation de

9 Gn 30,37 (Ciasca 1885, p. 25 ; Lagarde 1867, p. 70).

10 À côté de l'olivier, de l'ail, de l'oignon et du palmier, le styrax fait partie, selon les papyrus magiques grecs et égyptiens, des accessoires classiques du magicien ; Aufrère 2001 ; pour le styrax, voir p. 397.

11 Le texte, éminemment symbolique, décrit la consécration de la Tour de la Justice, au moyen de plusieurs actes de purification : ⲁⲥⲕⲁⲧⲱ ⲁⲥ⳨ⲗⲱⲃⲱ ⲁⲣⲁϥ· ⲁⲥⲁⲗⲱⲙⲏ ⳨ⲱⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲕⲗⲁⲙ ⲙ̄ⲡⲡⲩⲣ[ⲏ]ⲟⲥ ⲁⲥⲃⲓ [ⲟ]ⲩⲁⲛⲏⲱ ⲛ̄ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ ⲁⲧ[ⲟⲩ]ⲃⲟ ⲙ̄[ⲙⲁϥ ⲁⲥ]ⲃⲓ ⲧ̄[. . . . .] ⲛ̄ⲁⲓⲃⲁⲛⲟⲥ ⲁⲑⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧ[ⲥ̄], « Elle la bâtit et lui donna un toit ; Salomé donna à la tour un parapet et prit [u]ne gerbe de styrax afin de [la purifier], [elle] prit la [. . . . .] d'encens dans la paume de sa main » (ManiP 222,25-28, éd. Allberry 1938).

12 Le personnage central de ces *acta apostolorum* tout à fait atypiques, Lithargoël, colporteur symbolique d'une perle signifiant le Royaume de Dieu, est décrit dans la première moitié du texte (NH VI, 2, 28) comme portant, parmi d'autres articles vestimentaires et objets dont l'association surprend, un « bâton en bois d'aliboufier » (ⲟⲩⲱⲃⲱϯ ⲛ̄ⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ). Dans la seconde partie de l'écrit, le marchand se métamorphose en médecin des âmes et des cœurs, pour enfin se manifester comme Jésus.

13 Je discuterai de manière détaillée le symbolisme de l'aliboufier à l'intérieur de ces écrits dans l'édition commentée des *Actes de Pierre et des douze apôtres*, à paraître prochainement dans la collection *Bibliothèque copte de Nag Hammadi*.

14 *Apocalypse d'Esdras* I,4, éd. Ellul 1997, p. 557-558 et n. I,4. Pour une évaluation critique de l'hypothèse avancée par D. Ellul, qui rattache le gr. στύραξ à l'hébr. נָטָף et ainsi à Ex 30,34, voir l'édition susmentionnée des *Actes de Pierre et des douze apôtres*.

15 Thomson 1960, p. 54-59.

16 Chassinat 1921, § 27, 82, p. 91, 150 (pour ⲣⲟⲩⲛⲓⲁ), § 142, 145, 325, p. 184, 185, 284 (pour ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ et ses variantes).

17 *Ibid.*, § 27, p. 95. Chassinat hésite devant cette hypothèse à cause de la qualité du manuscrit, dans son ensemble bien orthographié. Mais l'évolution d'un emprunt est généralement telle que le lexème adopté s'oblitère progressivement devant la forme adaptée qui finit dans la conscience des locuteurs par être perçue comme originale ou du moins prescriptive.

18 Voir Ibn al-Bayṭār 1883, § 2011, 2196, t. III, p. 228, 350. Bien que les lexicographes arabes s'accordent généralement sur le sens de لُبْنَى, son sémantisme n'a pas toujours été exempt d'ambiguïté même dans l'usage qu'en fait une des autorités citées par Ibn al-Bayṭār, le botaniste Isḥāq b. ☒Imrān, qui peut donner le nom du végétal au baume qui en dérive et vice-versa : « la résine de cet arbre (*scil.* le مَيْعَة) est le *lobna*, لُبْنَى, qui est le styrax des moines, ميعة الرهبان. C'est l'*a'bher (sic)*, عبهر, ou *lobna des moines.* » (*ibid.*, p. 351).

BIFAO 106 (2006), p. 75-88 Victor Ghica
Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'opposition vibrante/latérale dans l'articulation alvéolaire (oscillation *l*/*r*) et du voisement de l'occlusive bilabiale (oscillation *b*/*p*), ainsi qu'une interversion[19]. Il est toutefois difficile de savoir si cet arabisme a réellement eu cours dans les vernaculaires coptes ou s'il n'est qu'une particularité idiolectale liée plus ou moins exclusivement à l'auteur du papyrus médical susmentionné. L'esprit novateur dont ce médecin fait preuve put bien dépasser les limites de sa seule science médicale.

Mais la *sullam* d'Abū-l-Barakāt b. Kabar nous livre un troisième terme qui désignerait le styrax et ses dérivés : ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ[20]. En effet, le glossaire traduit aussi bien ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ qu'ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ par le même xénisme إسطرقس[21], dont le sémantisme ne permet pas le doute. Avec cette signification, le lexème ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ sera intégré, au XIX^e^ siècle, par le vocabulaire d'A. Peyron, mais aussi par un dictionnaire moderne comme celui de J. Černý[22].

Adopté tant bien que mal dans l'inventaire lexical copte, deux étymologies ont été avancées de ce mot. La première le fait dériver du vieil égyptien *mnq* ( /), la seconde du grec ἀμμωνιακόν.

Selon G. Charpentier, *ʒmwnyʿk* serait la forme démotique du phytonyme *mnq* et l'étymon du copte ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ, les trois termes désignant « l'arbre styrax[23] ». Avancé avant Charpentier par É. Chassinat[24], le rapprochement entre *mnq* et *ʒmwnyʿk* remonte pourtant à V. Loret. Faisant levier sur la *scala* éditée par A. Kircher, celui-ci identifie l'arbre *mnq* (qu'il vocalise *minaqou*, sans doute sur le modèle d'ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ) avec le styrax officinal[25], et le storax, la résine obtenue du styrax[26], avec un aromate provenant de l'arbre *mnq*, appelé, nous dit

19 Voir sur cette question Satzinger 1972.

20 Kircher 1643, p. 182 ; Loret 1900, p. 58.

21 Comme c'est souvent le cas en paléographie arabe médiévale, le *qāf* est graphié *fāʾ*. À côté de إسْطِرَقْس, terme livresque de circulation probablement égyptienne, des formes alternatives apparaissent dans les manuscrits médiévaux : إسْترَقْس, أَسْطِرَاسَة , إصْطُرَك , إصْطَرَك , إصْطِرَقْس, سطيروكس, سطيركس, أَسْطَرْك, إسْتَرَك ; Ibn al-Bayṭār 1878, § 97, t. I, p. 93 ; 1883, § 2196, t. III, p. 350 ; Dozy 1881, t. I, p. 21b ; Gasselin 1886, p. 713a ; Sharaf 1926, p. 859b ; Sadek 1983, p. 72.

22 Peyron 1835, p. 6a (« arbor et liquor inde manans ») ; Černý 1976, p. 6 (tout en rattachant ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ au gr. ἀμμωνιακόν, ce dernier le traduit par « styrax » ; qu'il découle d'une remarquable intuition ou d'une méprise, ce choix méritait d'être explicité).

23 Charpentier 1981, p. 26-27, 338-339. Chose incompréhensible, Charpentier cite *s.v. ʒmwnyʿk*, en même temps que l'étymon *mnq*, le gr. ἀμμωνιακόν. La graphie du mot *mnq* (habituellement , mais aussi), fermée toujours par un déterminatif végétal, indique effectivement qu'il s'agit d'un phytonyme. Pour les graphies alternatives, voir Budge 1978, p. 305b.

24 Chassinat 1921, p. 185.

25 Le fait est étonnant car Loret connaissait bien le nom de l'aliboufier et de son baume en vieil égyptien : *nnyb*. Voir à ce propos ses travaux sur le styrax : Loret 1894, p. 115, n. 2 ; Loret 1884, surtout p. 148-152. Voir aussi Germer 1985, p. 147b.

26 Ce que l'on appelle aujourd'hui storax n'est pas le storax de l'Antiquité. De nos jours, ce produit est un baume obtenu d'un arbre de l'Asie Mineure (plus exactement de Rhodes, de Cos et de la côte égéenne adjacente au Dodécanèse), le *Liquidambar orientalis*, alors que jadis le même terme désignait la résine solide du *Styrax officinalis*. Les deux résines ont des compositions semblables en ceci que la première, le storax moderne extrait du liquidambar, contient de l'acide cinnamique et s'apparente par là même au benjoin, alors que la deuxième, le storax antique, obtenu du styrax officinal, ressemble lui-même au benjoin (Lucas 1962, p. 95 ; Nicholson, Shaw 2000, p. 341, 342). Comme les références à la résine du styrax officinal s'arrêtent, semble-t-il, en 1769, D. Hanbury pense que l'arbre a cessé d'en produire (Hanbury 1856-1857, p. 465 ; voir aussi Meikle 1985, p. 1089). Quant à la résine du *Liquidambar orientalis*, le storax moderne, F.N. Hepper soutient que, dans l'Antiquité, elle était connue comme στακτή (Hepper 1987, p. 49 ; voir dans le même sens Moldenke, Moldenke 1952, p. 224). Mais la nature du στακτή est encore objet de controverses : R.O. Steuer croit qu'il s'agit d'une huile essentielle exprimée de la myrrhe (Steuer 1933, p. 31-48), tandis qu'A. Lucas estime ce processus invraisemblable, car il serait apparemment impossible de séparer l'élément volatile par pression (Lucas 1937, p. 31, 32). En Égypte on a pu cependant utiliser, notamment pour l'embaumement, le storax obtenu du *Liquidambar orientalis* (Reutter, p. 49, 59). La confusion entre les deux storax est encore fréquente dans les études orientalistes ; voir par exemple Gazza 1956, p. 98.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Loret, *minaqi*[27]. Qu'est-ce que le *mnq*? Les dictionnaires généraux égyptiens se limitent à le définir comme un arbre[28]. Un regard attentif porté sur les quelques documents papyrologiques[29] qui attestent ce vocable éclaire cependant son sens. Selon un relief du temple funéraire de Djedkarê Isési (Ve dynastie), *mnq* désigne un arbrisseau[30]. On sait également que le bois de *mnq* servait à fabriquer des pièces de mobilier et autres ustensiles, généralement bon marché[31]. En dehors du relief mentionné et des textes médicaux, le mot *mnq* n'apparaît que dans les documents ramessides de la région thébaine, principalement ceux provenant de Deir al-Médîna, toujours pour désigner un bois d'œuvre. Cela ne peut certainement pas en faire un aliboufier[32]. En tout cas, on connaît bien aujourd'hui le nom que donnaient les Égyptiens au styrax à l'époque dynastique : c'est le *nnyb*[33].

L'origine d'ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ ne saurait être cherchée ailleurs que dans le gr. ἀμμωνιακόν. Dans la littérature médicale ancienne, ἀμμωνιακόν (forme neutre de l'adjectif « libyen », dérivé du nom que les Grecs d'Égypte donnaient à la Libye, Ἀμμωνίς, « la terre d'Ammon ») est un métonyme géographique désignant la gomme ammoniaque, résine obtenue d'une grande ombellifère, la *Ferula ammoniaca*, connue sous le nom d'ἀμμωνιακή étant donné qu'elle poussait en Libye, dans la proximité du temple d'Ammon[34]. La dérivation ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ < ἀμμωνιακόν a d'abord été suggérée par F.Ll. Griffith et H. Thompson dans l'édition du papyrus magique de Londres et Leyde[35] et a été reprise ensuite par Černý, pour qui ἀμμωνιακόν est à l'origine du dém. *ꜣmwnyʿk*, duquel dériverait ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ[36]. La même étymologie est également proposée par le dictionnaire démotique de Chicago[37]. Et c'est certainement la seule envisageable, tant d'un point de vue onomasiologique que phonétique.

Cet hapax doit, par conséquent, être rangé à côté de deux autres dérivés coptes du gr. ἀμμωνιακόν, ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ et ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ. Quel est le sens de ces deux lexèmes selon les sources documentaires et les ouvrages de lexicographie médiévale, les mêmes qui établissaient l'équivalence entre ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ et إسطرقس ? En ce qui concerne ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, il ne semble pas y avoir d'ambiguïté : il s'agit bel et bien de la gomme ammoniaque, ingrédient bien connu par Dioscoride[38] des remèdes ophtalmiques[39]. Et ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ (ἀμμωνιακόν θυμίαμα, *Hammoniaci lacrima* chez Pline[40])[41] n'est qu'une autre appellation – probablement pléonastique – de la même résine, réputée pour ses usages festifs[42]. Il en va, cependant, autrement d'ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ. L'édition d'A. Kircher de la *Scala magna* donne la synopse suivante :

27 Loret 1892, p. 63.

28 *Wb* II, p. 90 ; Budge 1978, p. 305b ; Hannig 1995, p. 342.

29 Il s'agit des P. Hearst 5,17 et P. Ebers 503 (Bardinet 1995, p. 324, 384), et de l'O.DM 556 (Sauneron 1959, pl. 4).

30 Grimm 1988, p. 28.

31 Janssen 1975, p. 180, 208, 387 et n. 117.

32 L'étymologie *mnq* > *ꜣmwnyʿk* > ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ pose également des problèmes phonétiques : l'apparition dans la forme démotique de deux consonnes non étymologiques, /ʔ/ et /ʕ/, et une étrange re-vocalisation du vocable lors du passage du démotique au copte.

33 Pour les multiples graphies du mot, construites ou non autour du quadrilittère , voir surtout Loret 1884, p. 148 ; voir aussi *Wb* II, p. 276 ; Loret 1894, p. 115 ; Chermette, Goyon 1996, p. 48 ; Hannig 1995, p. 417 a ; Deines, Grapow 1959, p. 302-303. On ignorera les références données par Kamal 1967, p. 451-452.

34 Carnoy 1959, p. 22.

35 Griffith, Thompson 1909, p. 7.

36 Černý 1976, p. 6.

37 *Chicago Demotic Dictionary*, *s.v.* « *ꜣmwnyʿk* » (http://oi.uchicago.edu/OI/DEPT/PUB/SRC/CDD/CDD_3.pdf).

38 *De materia medica* III, 84, éd. M. Wellmann, Berlin, 1958, vol. II, p. 100-101.

39 Chassinat 1921, § 210, p. 223, 224.

40 *Histoire naturelle* XII, 49, éd. A. Ernout, Paris, 1947, p. 53-54.

41 Chassinat 1921, § 282, 371, 373, p. 265, 266, 300, 301.

42 LSJ, *s.v.* « θυμίαμα », p. 809b.

BIFAO 106 (2006), p. 75-88 Victor Ghica
Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ = *sal ammoniacum ; galbanum, ferule succus* = الاشف (*sic*) الكلخ [43]. Des trois équivalents latins de Kircher, seul le premier essaie de traduire le mot gréco-copte (d'ailleurs inexactement car le sel ammoniac – le chlorure d'ammonium NH^4Cl – n'a rien avoir avec la gomme ammoniaque, qui, elle, n'est que la concrétion naturelle de l'exsudat d'une férule). Néanmoins, les trois ensemble couvrent presque entièrement la palette sémantique des deux vocables arabes. En effet, si en arabe littéraire كَلْخ désigne – plutôt de manière indistincte – plusieurs espèces de férules – férule à fleurs nodales (*Ferula communis* L. [44]), férule sinaïtique (*Ferula sinaica* Boiss. [45]) ou galbanum (*Ferula gummosa* Boiss. ou *Ferula galbaniflua* Boiss. [46]) –, en Égypte ce vocable nomme la gomme ammoniaque [47]. Le sens de أُشَّق est très proche aussi, bien qu'il ne concerne que la résine : أُشَّق (var. وُشَّق) désigne la gomme obtenue de cette ombellifère de l'oasis éponyme de Siwa, la *Ferula ammoniaca*, qu'Ibn al-Bayṭār appelle اغاسوليس [48]. Selon, donc, la *Scala magna*, ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ nomme à la fois la gomme ammoniaque (أُشَّق) [49] et le végétal dont elle est extraite (كَلْخ), tandis que le gr. ἀμμωνιακόν, lui, se réfère exclusivement à la première. Autrement dit, le copte ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ en arrive à désigner en même temps ἀμμωνιακόν et νάρθηξ, le nom grec de la *Ferula communis* [50]. La polysémie et, plus encore, l'ambiguïté sémantique de la famille lexicale copte désignant la gomme ammoniaque se reflètent également dans la terminologie tardive. Le papyrus médical copte édité par Chassinat atteste comme synonymes d'ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ / ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ deux xénismes d'origine arabe : ⲟⲩⲁϣϣⲁⲕ et ϫⲁⲣⲉ̅ [51]. Le premier dérive de وُشَّق / أُشَّق, le second n'est que la forme « coptisée » de كَلْخ (preuve en est, s'il le fallait, la variante ⲁⲓϫⲁⲗⲏ̅, *scil.* ⲁⲗϫⲁⲗⲏ̅ [52]) et nomme, par conséquent, la férule dont la gomme ammoniaque est extraite.

Mais les métamorphoses coptes de l'ἀμμωνιακόν grec n'arrêtent pas leur sémantisme au styrax et à la férule ammoniaque. La polysémie va plus loin, en ne dépassant pas toutefois les frontières de la pharmacopée. Un autre dérivé d'ἀμμωνιακόν est ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ [53], vocable dont la

43 Kircher 1643, p. 186.

44 Nallino, Traini 1993, p. 1281b.

45 Schweinfurth 1912, p. 21 ; Muschler 1912, p. 707.

46 Ibn al-Bayṭār 1883, § 1961, t. III, p. 189 ; voir aussi Dozy 1881, t. II, p. 482b.

47 Ibn al-Bayṭār 1883, § 1961, t. III, p. 189 : « Chez nos compatriotes d'Espagne, c'est le *Galbanum*… Chez les Égyptiens, c'est la gomme ammoniaque. » Voir aussi Nallino, Traini 1993, p. 1281b. En *fuṣḥā*, le nom du sel ammoniac est نُوشَادِر (Ibn al-Bayṭār 1883, § 2241, t. III, p. 380-381 ; Nallino, Traini 1993, p. 1583b ; voir également Budge 1913, vol. I, p. 602, où l'équivalent syriaque de نُوشَادِر est ܢܘܫܕܪ). On a pu aussi employer le syntagme ملح امّونية (Ibn al-Bayṭār 1883, § 2167, t. III, p. 337). Une explication indirecte du sémantisme local de كَلْخ est donnée par cet étonnant voyageur du début du XIX^e^ siècle, John Davidson, qui décrit le كَلْخ comme « resembling fennel, from which the gum ammoniacum is extracted » (Davidson 1839, p. 23).

48 Ibn al-Bayṭār 1877, § 83, t. I, p. 81. La notice d'Ibn al-Bayṭār sur أُشَّق s'ouvre avec la définition suivante : « On l'appelle aussi *chrysocolle* لزاق الذهب. On se trompe de le croire la gomme du *tartouth* طرتوث. […] C'est le nom d'un médicament qui n'est autre que la gomme fournie par un arbre qui ressemble à la férule القنا. Il croît dans le pays appelé Libye aux environs de la localité dite Cyrène قورنى. » C'est probablement le *Traité des simples* d'Ibn al-Bayṭār qu'a lu Henri de Mondeville pour pouvoir citer, au début du XIV^e^ siècle, le nom arabe de la gomme ammoniaque : « Wuschschak » (Mondeville 1893, p. 106).

49 Pour l'équivalence ἀμμωνιακόν = أُشَّق dans les traductions arabes de Dioscoride, voir Sadek 1983, p. 103, 108.

50 La synonymie entre νάρθηξ et كَلْخ est évidente dans les citations de Dioscoride chez Ibn al-Bayṭār. Là où Dioscoride parle de νάρθηξ et d'ἐμφερης νάρθηκι (*De materia medica* IV, 154 ; III, 84), Ibn al-Bayṭār traduit respectivement : شبيهة النبات المسمّى et فى شكلها بالقنا وهو الكلخ نرتقس وهو الكلخ (Dozy 1881, t. II, p. 482b). Mais dans la notice consacrée au قنا, le botaniste andalou affirme expressément cette synonymie : « C'est ce qu'on appelle vulgairement *Kelekh*, كلخ, dans le Maghreb, et *Narteks*, نرتقس, νάρθηξ, en grec. » (Ibn al-Bayṭār 1883, § 1843, t. III, p. 117).

51 Chassinat 1921, § 109, 113, p. 162, 167.

52 Cette forme est attestée dans la *scala* copte n° 43 de la Bibliothèque nationale (Crum 1939, p. 629).

53 Loret 1900, p. 58.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Scala magna – la seule à l'attester – avance, encore une fois, une glose surprenante : ⲁⲙⲓⲛⲁⲅⲓⲥ (faute de transcription de Kircher[54] ; *scil.* ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ) = *galla muscata* = سك مسك[55]. ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ désigne donc une sorte de parfum musqué[56]. Le mot ne peut être rattaché à aucun lexème ou famille lexicale grecs à l'exception d'ἀμμωνιακόν. Il n'est vraisemblablement qu'une autre forme de ce grécisme, dérivée probablement d'un féminin génitif ἀμμωνιακῆς.

L'évolution sémantique du gr. ἀμμωνιακόν en milieu coptophone, telle que les éditions de textes médicaux et lexicographiques coptes permettent de l'appréhender, peut donc être résumée ainsi :

ἀμμωνιακόν
- ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ = ἀμμωνιακόν (gomme ammoniaque)
- ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ ⲑⲩⲙⲓⲁⲙⲁⲧⲟⲥ = ἀμμωνιακόν θυμίαμα (gomme ammoniaque)
- ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ = كَلْخ & أُشَّق (*Ferula ammoniaca* ; gomme ammoniaque)
- ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ = إسْطِرَقْس (styrax ; storax)
- ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ = سُكّ مِسْك (parfum musqué)

Comment expliquer ces nouveaux sémantismes ?

Les *scalæ* coptes contiennent quantité de faux sens. La présente notice n'est pas le lieu pour s'arrêter sur cette question, ignorée des études coptes[57]. Ce qui intéresse ici c'est l'origine de ces correspondances erronées qui affectent surtout le vocabulaire végétal, animal et minéral, autrement dit la partie la plus précieuse, lexicographiquement parlant, de ces ouvrages. A. Mallon, à qui l'on doit encore les études les plus étendues sur les *scalæ*, voyait dans ces méprises surtout le reflet de la situation vernaculaire du copte des XIII^e^-XIV^e^ siècles, une langue moribonde, sinon morte, que ces inventaires lexicaux espéraient réanimer et dont l'Histoire

54 Kircher 1643, p. 181.

55 *Ibid.*. Sans avoir consulté le manuscrit, on ne peut toutefois que douter de la leçon donnée par Loret : سنك مسك (Loret 1900, p. 57). Quant à la traduction de Kircher *galla muscata*, il n'est pas facile de la mettre en relation avec la définition de la *scala* سك مسك. Dans le traité *Summa medicinæ* attribué à Arnaud de Villeneuve, la *galla muscata* fait partie des remèdes « evacuentes ab epate » (Rosa Cubo 2000, p. 293).

56 Je cite en entier la définition donnée par E.W. Lane de ce vocable rarissime, سُكّ : « A sort of perfume, prepared from رَامَك [a certain astringent medicine, used as a remedy for dysentery ; Lane 1872, vol. I/3, p. 1159a], or from musk and رَامَك, the former being bruised, or pounded, sifted, kneaded with water, and wrung hard, and wiped over with oil of the خِيرِيّ in order that it may not stick to the vessel, and left for a night ; then musk is pounded, or powdered, (يُسْحَقُ) and put into it by degrees, and it is [again] wrung hard, and cut into small, round, flat pieces, and left for two days, after which it is perforated with a large needle, and strung upon a hempen string, and left for a year ; and as it becomes old, its odour becomes the more sweet » (Lane 1872, vol. I/4, p. 1387b).

57 Seuls W. Vycichl et N. Bosson l'ont évoquée (Vycichl 1983, p. 16 ; Vycichl 1991, p. 205a ; Bosson 1999, p. 117b), et cela de manière très sommaire, le premier en citant quelques exemples, trois pour être plus précis : *B* ⲁⲣⲉⲍ (< gr. ἄρξ, « ours ») = لَبُوَة (« lionne ») ; *S* ϧⲉⲣⲛⲓϥ (< gr. χέρνιψ, « eau pour ablutions ») = كرنيب (lexème rarissime de sens aussi variés que « gourde, courge vide servant de bouteille » [Dozy 1881, t. II, p. 461a] ou « dattes au lait » [Lane 1872, vol. I/7, p. 2608a], que Vycichl traduit par « basin for ablutions », probablement sous l'influence de H.L. Fleischer qui en donne la définition suivante : « inter res ad lavandum et balnea pertinentes » ; Fleischer 1836, p. 73) (Munier 1930, p. 174) ; *B* ⲉⲫⲱⲧ (vocable désignant, selon Épiphane, une espèce de crocodile, le νεφῶς, dérivé de l'ég. *nfr ḥtp* ; Vycichl 1991, p. 205b) = تَرْسَة, « turbot » (Kircher 1643, p. 171), au lieu de تِمْساح (Crum 1939, p. 63a), égyptianisme (< copte ϣⲥⲁϩ) adopté par l'arabe pour désigner le crocodile.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

fit le chant du cygne [58]. Plus récemment, cette façon de voir a été contestée pour la raison qu'au moment où les premiers glossaires bilingues furent rédigés, la langue copte était déjà éteinte [59]. Ce dernier argument doit être distingué de son intention idéologique visant à accréditer la gratuité de l'œuvre lexicographique copte médiévale et partant la valeur d'une culture ayant dépassé les contingences historiques. Quoi qu'il en soit, que les *scalæ* participent d'une opération de sauvetage *in extremis* du copte ou de ce qu'on appelle désormais la Renaissance copte des XIII^e^-XIV^e^ siècles, il reste que ces glossaires sont l'œuvre d'individus qui ont de cette langue surtout une connaissance livresque. L'introduction à la *scala rimata* conservée dans le *Parisinus copticus* 51 l'affirme d'ailleurs ouvertement : ces ouvrages, ou du moins certains d'entre eux, « sont l'œuvre d'une élite d'hommes éminents qui ont acquis la connaissance de cette langue au prix de longues veilles [60] », « ont dépouillé les anciens écrits et en ont extrait le meilleur [61] ».

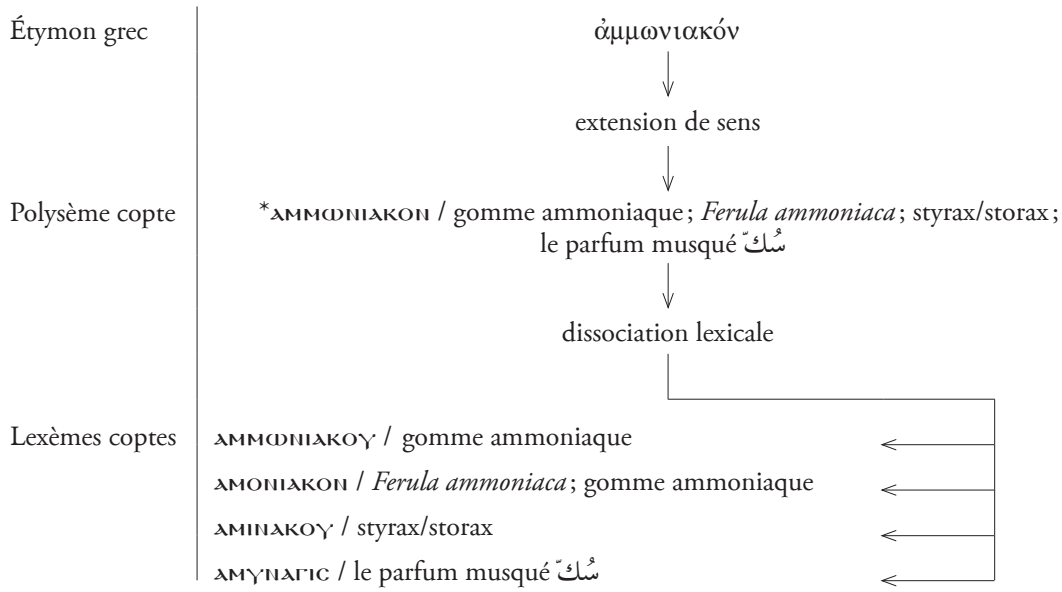
Faut-il alors expliquer les sens des avatars coptes du gr. ἀμμωνιακόν, surtout d'ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ et ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ mais aussi d'ⲁⲙⲟⲛⲓⲁⲕⲟⲛ, par une stratégie de dissimulation de l'extinction du copte aux XIII^e^-XIV^e^ siècles consistant à attribuer un sens approximatif aux vocables dont la « véritable signification » – pour reprendre la formule de la *scala* 43 de la Bibliothèque nationale [62] – s'est perdue ? On a parfois effectivement le sentiment, en les lisant, que lorsqu'ils ne savent plus, les compilateurs des *scalæ* imaginent. La *Scala ecclesiastica* de Samannūdī explique, à moitié, le phénomène : ces lexicographes ont affaire à des « mots… difficiles à comprendre, … pénibles à bien lire, sur lesquels, avec application et méthode, se sont fatigués les maîtres et les traducteurs judicieux qui ont grandi dans la science [63] ». C'est dire que ces vocables sont « lettre morte ». À la recherche des sens perdus, le raisonnement des auteurs des *scalæ* se laisse porter par des analogies, surtout phonétiques, par un sens aiguisé de l'étymologie – cette étymologie qu'on appelle aujourd'hui populaire, la seule que les Anciens aient pratiquée – et par tout artifice de pensée à même de justifier une homologie. Mais l'oubli qui est le point de départ de ces restaurations lexicales n'a pas touché le storax, produit qui n'a jamais cessé d'être importé en Égypte.

Doit-on plutôt mettre les équivalences de la *Scala magna* sur le compte de la confusion des signifiés ? Deux considérations invitent à la réserve. On connaît la précision avec laquelle les anciens Égyptiens distinguaient les arbres producteurs de résines [64]. L'acribie phytonymique dont font état les sources égyptiennes anciennes n'est, d'ailleurs, probablement pas étrangère à la valeur marchande des végétaux, même lorsque ces derniers sont d'origine étrangère, donc à priori peu familiers à l'extérieur des cercles sociaux concernés par leur usage. C'est bien le cas du storax et de la gomme ammoniaque, deux produits officinaux importés de contrées lointaines, l'un du Levant, l'autre de la Libye. Et il en alla sûrement de même pour les Arabes. Au XIII^e^ siècle, ceux-ci faisaient négoce du baume du styrax, arbrisseau qu'ils introduisirent en Europe par ce moyen [65], et il est difficile d'imaginer qu'ils aient pu cultiver une terminologie ambiguë à cet égard.

58 Mallon 1906, p. 110.
59 Sidarus 1978, p. 125.
60 Mallon 1907, p. 223.
61 *Ibid.*, p. 224.
62 Mallon 1910, p. 59.
63 *Ibid.*, p. 66-67.
64 Voir à ce propos Chermette, Goyon 1996, p. 47-82.
65 Brosse 2001, *loc. cit.*

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce qui explique le mieux la pluralité des valences sémiques acquises par ce vocable en copte, c'est le transfert de sens. Ce phénomène, universel, que Saussure subsumait sous la « mutation du signe [66] », se manifeste aussi bien à l'intérieur d'une seule aire linguistique que dans le processus d'emprunt d'une langue à une autre. Et dans ce dernier cas, il n'est pas rare que les réonymes traversent la frontière des espèces, parfois des genres [67], et même des règnes [68]. La phytonymie et la pharmacopée coptes ne font pas exception [69]. Les quatre paronymes mentionnés plus haut (ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, ⲁⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲛ, ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ et ⲁⲙⲩⲛⲁⲅⲓⲥ) sont à l'évidence le résultat d'une extension de sens. Le parallélisme entre la contiguïté des signifiants et celle des signifiés, et surtout l'appartenance de ces derniers à un même domaine, celui de la flore et de la pharmacopée, relèvent précisément de la paronymie, plus exactement de la paronymie non fortuite résultant d'une resémantisation. Le processus d'évolution sémantique qui aboutit à ces paronymes comporte vraisemblablement deux étapes majeures, d'abord une extension de sens du gr. ἀμμωνιακόν, ensuite une dissociation lexicale du polysème *ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲛ qui donne naissance à quatre lexèmes coptes distincts :



66 Saussure 1949, p. 108 *sq*.

67 Un parmi les nombreux exemples en domaine chamito-sémitique est celui du berbère *alghum*, « dromadaire », qui, dans deux langues tchadiques, le lele et le sumray, en vient à désigner le cheval (*rààkúmíí*) (Brunk, Ibriszimow, Jungraithmayr 1999, p. 175). Pour la phytonymie dans les langues tchadiques et les problèmes que pose son étude, voir Colombel 1997.

68 Une des meilleures illustrations d'une telle polysémie, bien qu'indépendante de l'emprunt, est livrée par le gr. βούπρηστις qui désigne à la fois la fausse roquette et une espèce de cantharide (Amigues 1990).

69 Les exemples de polysémie, et par là de substitution sémantique, ne manquent pas parmi les phytonymes coptes listés dans les *scalæ*. Je ne cite ici que deux cas qui illustrent bien le phénomène : ⲣⲉⲫⲁⲛⲟⲛ (dérivé soit de ῥάφανος, « chou ; radis ; raifort », soit de ῥάπυς, « rave ») qui désignerait, selon la *Scala magna*, à la fois le radis (فُجْل ; Loret, qui passe pour le correcteur de l'« infidèle » édition de Kircher, lit erronément ici نجل, mot qui, s'il est une variante dialectale de نَجِيل, désigne le chiendent pied-de-poule ; Loret 1900, p. 60, 62) et l'ammi (l'équivalent arabe donné par la *Scala magna* نانخوه doit sans doute être compté parmi les autres variantes de نَانْخَة, telles نانُخاة, نانَخْواة et نانُوخة [Dozy 1881, t. II, p. 632 a]) ; et ⲥⲓⲥⲁⲙⲉⲛ qui, cohérent, lui aussi, en partie avec l'étymon grec (σήσαμον, synonyme partiel de σησάμη), nommerait, selon la même *scala* (Loret 1900, p. 56, 63), le sésame (سمسم) mais aussi la prune (سبستان ; Humbert 1838, p. 52).

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'équivalence donnée par la *Scala magna* entre ⲁⲙⲓⲛⲁⲕⲟⲩ[70] et إِسْطِرَقْس est donc tout à fait vraisemblable et permet de ranger le premier lexème, à côté de ⲥⲧⲩⲣⲁⲝ et de ⲣⲟⲩⲛⲓⲁ, parmi les désignations coptes de l'arbrisseau de styrax, de son bois et de sa résine.

Ouvrages cités

Allberry 1938 : C.R.C. Allberry, *A Manichaean Psalm-Book. Part II*, *Manichaean Manuscripts in the Chester Beatty Collection* 2, Stuttgart, 1938.

Amigues 1990 : S. Amigues, « ΒΟΥΠΡΗΣΤΙΣ. Nom d'animal et nom de plante », *RPLHA* 64/1-2, 1990, p. 89-97.

Anić 1942 : M. Anić, « Divuza ili diviza (Styrax officinalis L.) na otoku Braču », *Glas. šumske pokuse* 8, 1942, p. 291-305.

Anić 1967 : M. Anić, « Divizia (Styrax officinalis L.) u istočnom dijelu Pelješca », *Ljetopis JAZU* 72, 1967, p. 385-387.

Ascherson, Schweinfurth 1889 : P. Ascherson, G. Schweinfurth, *Illustration de la flore d'Égypte*, *MIE* 2,2, Le Caire, 1889.

Ascherson, Schweinfurth 1889 *Suppl.* : P. Ascherson, G. Schweinfurth, *Supplément à l'illustration de la flore d'Égypte*, *MIE* 2, II, Le Caire, 1889.

Aufrère 2001 : S.H. Aufrère, « Les parures végétales du magicien d'après les papyrus magiques grecs et égyptiens. Les palmes, l'olivier, l'ail, l'oignon, et le styrax », dans S.H. Aufrère (éd.), *Encyclopédie religieuse de l'univers végétal. Croyances phytoreligieuses de l'Égypte ancienne*, vol. II, *OrMonsp* 11, [Montpellier], 2001, p. 385-397.

Bardinet 1995 : Th. Bardinet, *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique. Traduction intégrale et commentaire*, Paris, 1995.

Bircher, Bircher 2000 : G.A. Bircher, W.H. Bircher, *Encyclopedia of Fruit Trees and Edible Flowering Plants in Egypt and the Subtropics*, Le Caire, New York, 2000.

Bosson 1999 : N. Bosson, « "Scalae" coptes. Paradoxe d'une langue qui se fossilise », dans N. Bosson, S.H. Aufrère (éd.), *Égyptes… L'égyptien et le copte*, Lattes, 1999, p. 109-119.

Breasted 1964 : J.H. Breasted, *A New Chapter in the Life of Thutmose III*, *UGAÄ* 2, Hildesheim, 1964 [1900].

Brockelmann 1928 : C. Brockelmann, *Lexicon syriacum*, Halle, 1928[2].

Brosse 2001 : J. Brosse, *Larousse des arbres et des arbustes*, Paris, 2001.

Brunk, Ibriszimow, Jungraithmayr 1999 : K. Brunk, D. Ibriszimow, H. Jungraithmayr, « L'atlas linguistique d'Afrique sahélo-soudanienne (Allas). À la recherche des isoglosses intergénétiques dans le domaine zoonymique », dans C. Baroin, J. Boutrais (éd.), *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad. Actes du colloque du Réseau Méga-Tchad, Orléans, 15-17 octobre 1997,* Paris, 1999, p. 171-179.

Budge 1913 : E.A.W. Budge, *Syrian Anatomy, Pathology and Therapeutics or "The Book of Medicines"*, vol. I (*Introduction. Syriac Text*), vol. II (*English Translation and Index*), Londres, New York, Toronto, Melbourne, Bombay, 1913.

Budge 1978 : E.A.W. Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, vol. I, réimpression, New York, 1978.

Carnoy 1959 : A. Carnoy, *Dictionnaire étymologique des noms grecs de plantes*, *BiMus* 46, Louvain, 1959.

Černý 1976 : J. Černý, *Coptic Etymological Dictionary*, Cambridge, Londres, 1976.

70 Il s'agit vraisemblablement d'un métaplasme abréviatif d'ⲁⲙⲙⲱⲛⲓⲁⲕⲟⲩ, avec hyphérèse de la syllabe ⲙⲱ et métathèse vocalique.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

CHARPENTIER 1981 : G. Charpentier, *Recueil de matériaux épigraphiques relatifs à la botanique de l'Égypte antique*, Paris, 1981.

CHASSINAT 1921 : É. Chassinat, *Un papyrus médical copte*, *MIFAO* 32, Le Caire, 1921.

CHERMETTE, GOYON 1996 : M. Chermette, J.-Cl. Goyon, « Le catalogue raisonné des producteurs de styrax et d'oliban d'Edfou et d'Athribis de Haute Égypte », *SAK* 23, 1996, p. 47-82.

CIASCA 1885 : A. Ciasca, *Sacrorum Bibliorum fragmenta copto-sahidica Musei Borgiani*, vol. I, Rome, 1885.

COLOMBEL 1997 : V. de Colombel, « Noms et usages des plantes. Étude comparative en dix langues tchadiques du groupe central. Méthodologie pour une remontée dans le temps », dans D. Barreteau, R. Dognin, Ch. von Graffenried (éd.), *L'homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad. Séminaire du Réseau Méga-Tchad, Sèvres, 18-20 septembre 1991,* Paris, 1997, p. 289-310.

CRUM 1939 : W. E. Crum, *A Coptic Dictionary*, Oxford, 1939.

DAVIDSON 1839 : J. Davidson, *Notes Taken during Travels in Africa*, Londres, 1839.

DEINES, GRAPOW 1959 : H. von Deines, H. Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Drogennamen*, *Grundriss der Medizin der Alten Ägypter* 6, Berlin, 1959.

DE VISIANI 1847 : R. de Visiani, *Flora Dalmatica, sive enumeratio stirpium vascularium quas hactenus in Dalmatia lectas et sibi observatas*, Leipzig, 1847.

DOZY 1881 : R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, 2 t., Leyde, Paris, 1881.

ELLUL 1997 : D. Ellul, « Apocalypse d'Esdras », dans Fr. Bovon, P. Geoltrain (éd.), *Écrits apocryphes chrétiens,* vol. I, Paris, 1997, p. 549-571.

FIGARI 1864 : A. Figari, *Studii scientifici sull'Egitto e sue adiacenze, compresa la penisola dell'Arabia Petrea*, vol. I, Lucca, 1864.

FLEISCHER 1836 : H.L. Fleischer, *Dissertatio critica de glossis Habichtianis in IV priorestomos MI noctium*, Leipzig, 1836.

GARIDEL 1715 : P.-J. Garidel, *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence*, Aix-en-Provence, 1715.

GASSELIN 1886 : É. Gasselin, *Dictionnaire français-arabe*, vol. II, Paris, 1886.

GAZZA 1956 : V. Gazza, « Prescrizioni mediche nei papiri dell'Egitto greco-romano. II », *Aegyptus* 36, 1956, p. 73-114.

GERMER 1985 : R. Germer, *Flora des pharaonischen Ägypten*, *SDAIK* 14, Mayence, 1985.

GRIFFITH, THOMPSON 1909 : F. Ll. Griffith, H. Thompson, *The Demotic Magical Papyrus of London and Leiden*, vol. III (*Indices*), Londres, 1909.

GRIMM 1988 : A. Grimm, « *Tȝ-nbw* "Goldland" und "Nubien" », *GöttMisz* 106, 1988, p. 23-28.

HANBURY 1856-1857 : D. Hanbury, « On Storax », *The Pharmaceutical Journal and Transactions* 16, 1856-1857, p. 417-423 ; 461-465.

HANNIG 1995 : R. Hannig, *Grosses Handwörterbuch Ägyptisch-Deutsch (2800-950 v. Chr.) : die Sprache der Pharaonen*, *Kulturgeschichte der antiken Welt* 64, Mayence, 1995.

HASITZKA 1993 : M. R. M. Hasitzka, *Koptisches Sammelbuch* I *(KSB I)*, *MPSNB* 23, Vienne, 1993.

HEPPER 1987 : F. N. Hepper, *Planting a Bible Garden : A Practical Reference Guide for the Home Gardener, Schools, Colleges and Churches in All Climates of the World*, Londres, 1987.

HINDS, BADAWI 1986 : M. Hinds, El-S. Badawi, *A Dictionary of Egyptian Arabic. Arabic-English*, Beyrouth, 1986.

HUMBERT 1838 : J. P. L. Humbert, *Guide de la conversation arabe, ou vocabulaire français-arabe*, Paris, 1838.

IBN AL-BAYṬĀR 1877, 1881, 1883 : Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France* 23, 25, 26, trad. L. Leclerc, 3 t., Paris, 1877, 1881, 1883.

BIFAO 106 (2006), p. 75-88 Victor Ghica
Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Janssen 1975 : J. J. Janssen, *Commodity Prices from the Ramessid Period : An Economic Study of the Village of Necropolis Workmen at Thebes*, Leyde, 1975.

Kamal 1967 : H. Kamal, *A Dictionary of Pharaonic Medicine*, Le Caire, 1967.

Kircher 1643 : A. Kircher, *Lingua ægyptiaca restituta*, Rome, 1643.

Lagarde 1867 : P. de Lagarde, *Der Pentateuch koptisch*, Leipzig, 1867.

Lane 1872 : E.W. Lane, *An Arabic-English Lexicon*, 8 vol., réimpression, Londres, 1872.

Legré 1901 : L. Legré, *L'indigénat en Provence du styrax officinal. Pierre Pena et Fabri de Peiresc*, Marseille, 1901.

Loret 1884 : V. Loret, « Études de droguerie égyptienne », *RecTrav* 16, 1884, p. 134-162.

Loret 1892 : V. Loret, *La flore pharaonique d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes*, Paris, 1892[2].

Loret 1894 : V. Loret, « Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens », *RecTrav* 15, 1894, p. 105-130.

Loret 1900 : V. Loret, « Les livres III et IV (animaux et végétaux) de la *Scala magna* de Schams-ar-Riâsah », *ASAE* 1, 1900, p. 48-63, 215-229.

Loret 1949 : V. Loret, *La résine de térébinthe (sonter) chez les anciens Égyptiens*, *RAPH* 19, Le Caire, 1949.

Lucas 1937 : A. Lucas, « Notes on Myrrh and Stacte », *JEA* 23, 1937, p. 27-33.

Lucas 1962 : A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, Londres, 1962[4].

Mallon 1906 : A. Mallon, « Une École de savants égyptiens », *MFOB* 1, 1906, p. 109-131.

Mallon 1907 : A. Mallon, « Une École de savants égyptiens », *MFOB* 2, 1907, p. 213-264.

Mallon 1910 : A. Mallon, « Catalogue des *scalæ* coptes de la Bibliothèque nationale », *MFOB* 4, 1910, p. 57-90.

Meikle 1985 : R. D. Meikle, *Flora of Cyprus*, vol. II, Kew, 1985.

Mistral 1932 : Fr. Mistral, *Lou Trésor dou Félibrige ou Dictionnaire provençal-français*, t. I, Raphèle-lès-Arles, 1932.

Moldenke, Moldenke 1952 : H. N. Moldenke, A.I. Moldenke, *Plants of the Bible*, réimpression, New York, 1952.

Mondeville 1893 : H. de Mondeville, *Chirurgie de maître Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, roi de France, composée de 1306 à 1320*, traduction, notes, introduction et biographie E. Nicaise, Paris, 1893.

Munier 1930 : H. Munier, *La scala copte 44 de la Bibliothèque nationale de Paris*, t. I *(Transcription)*, *BEC* 2, Le Caire, 1930.

Muschler 1912 : R. Muschler, *A Manual Flora of Egypt*, vol. II, Berlin, 1912.

Nallino, Traini 1993 : M. Nallino, R. Traini, *Vocabolario arabo-italiano*, réimpression, Rome, 1993.

Nicholson, Shaw 2000 : P. T. Nicholson, I. Shaw, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2000.

Nicolić : T. Nicolić (éd.), *Flora Croatica Database. Vascular Plants Taxonomy & Bibliography of Croatian Flora*, en ligne (http ://hirc.botanic.hr/fcd, 15.05.2006), département de botanique, faculté des sciences, Université de Zagreb.

Peyron 1835 : A. Peyron, *Lexicon linguæ copticæ*, Turin, 1835.

Post 1933 : G. E. Post, *Flora of Syria, Palestine and Sinai. A Handbook of the Flowering Plants and Ferns, Native and Naturalized from the Taurus to Ras Muhammad and from the Mediterranean Sea to the Syrian Desert*, vol. II, Beyrouth, 1933[2].

Ramis 1929 : A. I. Ramis, *Bestimmungstabellen zur Flora von Ägypten*, Iéna, 1929.

Reutter : L. Reutter, *De l'embaumement avant et après Jésus-Christ*, Paris, Neuchatel, s.d.

Rosa Cubo 2002 : Cr. de la Rosa Cubo, *Summa medicinae (Mad. Esc. M. II. 17). Estudio y edición crítica*, thèse de doctorat Universidad de Valladolid, Facultad de filosofía y letras, Departamento de filología latina, 2002.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

SADEK 1983 : M. M. Sadek, *The Arabic Materia Medica of Dioscorides*, St-Jean-Chrysostome (Québec), 1983.

SATZINGER 1972 : H. Satzinger, « Zur Phonetik des Bohairischen und des Ägyptisch-Arabischen im Mittelalter », *WZKM* 63-64, 1972, p. 40-65.

SAUNERON 1959 : S. Sauneron, *Catalogue des ostraca hiératiques non littéraires de Deir el-Médineh (Nos 550-623)*, *DFIFAO* 13, Le Caire, 1959.

SAUSSURE 1949 : F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1949.

SCHWEINFURTH 1912 : G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen aus Aegypten, Algerien und Jemen*, Berlin, 1912.

SCHWEINFURTH 1922 : G. Schweinfurth, « Die ältesten Klöster der Christenheit, St. Antonius und St. Paulus », dans G. Schweinfurth, *Auf unbetretenen Wegen in Aegypten, aus eigenen verschollenen Abhandlung und Aufzeichnungen*, Hambourg, Berlin, 1922, p. 155-209.

SHARAF 1926 : M. Sharaf, *An English-Arabic Dictionary of Medicine, Biology, and Allied Sciences*, Le Caire, 1926.

SIDARUS 1978 : A. Y. Sidarus, « Coptic Lexicography in the Middle Ages. The Coptic Arabic Scalae », dans R. McL. Wilson (éd.), *The Future of Coptic Studies*, *Coptic Studies* 1, Leyde, 1978, p. 125-142.

SKOK 1971 : P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. I, Zagreb, 1971.

STEUER 1933 : R. O. Steuer, *Myrrhe und Stakte*, *Schriften der Arbeitsgemeinschaft der Ägyptologen und Afrikanisten in Wien*, Vienne, 1933.

ŠUGAR 1994 : I. Šugar (éd.), *Crvena knjiga biljnih vrsta Republike Hrvatske*, Zagreb, 1994.

THOMSON 1960 : M. H. Thomson, *Le jardin symbolique. Texte grec tiré du Clarkianus XI*, *Nouvelle collection de textes et documents*, Paris, 1960.

TILL 1946 : W. C. Till, « Koptische Rezepte », *BSAC* 12, 1946, p. 43-55.

VYCICHL 1983 : W. Vycichl, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Louvain, 1983.

VYCICHL 1991 : W. Vycichl, « Sullam », dans *CoptEnc*, vol. VIII, 1991, p. 204 a-207 a.

WISSA WASSEF 1971 : C. Wissa Wassef, *Pratiques rituelles et alimentaires des Coptes*, *BEC* 9, Le Caire, 1971.

BIFAO 106 (2006), p. 75-88 Victor Ghica
Les désignations de l'aliboufier et du storax en copte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net